

Le salafisme : origine et principes **septembre 2006**

Si le mouvement salafiste connaît une médiatisation récente avec le 11-septembre, sa naissance coïncide avec le début de l'apostolat au VIIe siècle. Le terme « salafisme » se doit aux *Salaf*, les pieux prédécesseurs qui incarnent les trois générations d'or de l'islam : les quatre premiers califes qui, avec les compagnons du Prophète, forment les *sahâba* ; à ces compagnons s'ajoutent les successeurs, *tâbi'ne* ; puis les successeurs des successeurs, *tâbi'i at tâbi'ine*. Les *Salafs* se distinguent initialement par leur piété et par leurs nombreuses conquêtes militaires, ce qui amène les théologiens à établir une causalité entre la foi salafiste et leurs succès militaires et à prêcher la foi des *Salafs* en tant que solution à tous les problèmes. Les grands noms du wahhabisme (Ibn Hanbal, Taymiyya et al-Wahhâb) constituent également les premières références du salafisme. Le wahhabisme est, d'ailleurs, une orientation particulière à l'intérieur du mouvement salafiste. C'est au début du XXe siècle que le salafisme se consolide grâce à trois auteurs (Al Afghani, Mohammad Abdou et Rachid Rida) qui, face à la décadence du monde musulman de l'époque, ont prôné le retour aux sources de l'islam pour permettre à la communauté musulmane de retrouver sa grandeur.

Les trois grands principes de la doctrine salafiste

Insistance sur le *tawhid* (monothéisme) avec trois idées principales : l'unicité d'Allah comme créateur et pourvoyeur face aux besoins de ses créatures ; tous les actes d'adoration ne sont consacrés qu'à Allah ; l'acceptation des attributs et actes divins qui apparaissent dans le Coran et la Sunna sans les interpréter de façon métaphorique.

Retour à la religion telle que pratiquée par les prédécesseurs et dénonciation de toutes les innovations dans les préceptes ou dans les pratiques religieuses. Il s'agit de se tenir le plus près possible de la tradition du Prophète et d'imiter chacune de ses habitudes.

Refus de l'identité nationale et valorisation de l'idée de communauté islamique supranationale.

Salafisme, Frères Musulmans et islamisme

Même si certains membres des Frères Musulmans sympathisent avec le salafisme, le mouvement en lui-même n'est pas une émanation salafiste. Hassan el-Banna, fondateur des Frères Musulmans, a défini ce mouvement comme étant « à la fois salafiste et soufi », dans le but de rassembler le plus de musulmans possibles. Le salafisme reproche alors aux Frères leur instrumentalisation de l'islam dans une logique partisane, ce qui fragmente l'*Oumma* (communauté des croyants) et aboutit à la *fitna* (division de l'*Oumma*), cause de guerre. Parce qu'ils utilisaient des catégories politiques occidentales, les Frères musulmans ont aussi été accusés de modifier la référence coranique et la tradition du Prophète. Le salafisme apparaît alors comme le moyen indispensable à la régénération de l'islam originel, soit par la violence, soit par la prédication. Même s'il n'a pas de logique organisationnelle, le salafisme possède certaines ressemblances idéologiques avec les mouvements islamistes : l'islam est un système global qui régit les domaines profanes et sacrés ; face à l'impasse politique et économique à laquelle se confrontent les sociétés occidentales, la solution est l'islam en tant que système global ; le déclin des sociétés musulmanes et l'irréligion de la jeunesse résultent, certes de la modification du message coranique originel, mais aussi d'un complot prétendument organisé par les occidentaux et les juifs qui veulent maintenir les musulmans dominés. Le rôle de l'islam serait donc de renverser cette hégémonie occidentale et cet impérialisme. Ces aspects théoriques associées à l'échec des mouvements de réislamisation d'inspiration islamiste, comme les Frères musulmans, expliquent, jusqu'à un certain point, le succès du salafisme auprès de la population musulmane surtout celle d'Europe.

Le salafisme regroupe aujourd'hui deux grandes tendances antagonistes :

Les cheikistes (ou salafis) qui s'opposent à la violence et adoptent une logique missionnaire et de prédication. Ce mouvement estime que l'instauration de l'État islamique ne dépend ni du *djihad* (en arabe signifie « effort » ; certains penseurs islamiques distinguent le « grand *Jihad* », effort spirituel du croyant en quête du salut, du « petit *Jihad* », défense armée de l'*Oumma* contre des menaces extérieures. Une interprétation large du *Jihad* conduit certains à penser qu'il faut adopter une action militaire offensive pour étendre *dar al-Islam*, le monde islamique), ni de l'action armée, mais de la purification et de l'éducation, *At-Tasfiyatu wa-Tarbiyya*. C'est la doctrine du cheik salafiste Al-Albani et du grand mufti d'Arabie Saoudite Ibn Baz qui ont défendu l'idée de purifier la religion des « innovations » pour revenir à la religion du Prophète et d'éduquer les musulmans pour qu'ils se conforment à cette religion et abandonnent toute mauvaise coutume. Ils ne s'occupent donc pas de politique, mais de la correction de la croyance et des pratiques religieuses. On retrouve cette tendance chez des cheikistes contemporains. Ainsi, dans l'une de ses *fatwas* (avis juridique donné par un spécialiste de la loi religieuse), Ibn Uthaymîn, ancien membre du Comité des grands savants saoudiens dit que « l'auteur d'un attentat suicide sera en enfer pour toute l'éternité ». Avant le 11 septembre, le yéménite Muqbil Ibn Hâdî a dit « qu'Allah nous protège contre Ben Laden. C'est un mauvais présage pour les musulmans ».

Les djihadistes (ou khawarijs) qui prêchent le salafisme par la violence et le radicalisme. C'est le courant dit « révolutionnaire ». Il s'agit d'un discours radical qui lutte pour l'instauration de l'État islamique et du califat en plaçant le *djihad* au coeur de la croyance islamique. Les sources du salafisme djihadiste se trouvent dans la pensée du pakistanais Al Maoudoudi et de l'égyptien Sayyid Qotb. Maoudoudi a introduit le concept de *Jahiliya*, période anté-islamique des sociétés arabes caractérisée par le paganisme, la dissolution des moeurs et la luxure. Les sociétés musulmanes, en s'occidentalissant, sont revenues à cette époque anté-islamique. Il faut donc les réislamiser, si besoin par la force. Qotb développe cette analyse en introduisant trois notions caractéristiques de la *Jahiliya*, la laïcité, le nationalisme et la démocratie, toutes incompatibles avec la *Charia*. Etant dans la *Jahiliya*, les sociétés musulmanes deviennent non musulmanes, ce qui légitime le *djihad* violent en tant que devoir pour chaque musulman. L'Afghanistan, en 1979, constitue le terrain où sont mises en pratique ces idées. Des milliers de moudjahiddines y affluent pour défendre la Communauté. Avant le retrait des troupes, Ben Laden, figure du militantisme islamique en Afghanistan, crée Al Qa'ida, une banque de données qui répertorie les origines, les profils et les compétences de chaque moudjahiddine. L'objectif est simple : continuer le *djihad* contre les dirigeants arabes qui n'appliquent pas la *Charia* et instaurer l'État islamique. Au départ, on retrouve idéologiquement dans Al Qa'ida des traces du salafisme djihadiste. Avec la guerre du Golfe, Ben Laden se sent trahi par l'Arabie Saoudite qui privilégie les Américains au détriment des moudjahiddines et décide de se démarquer complètement de la pensée salafiste. En outre, comme ils sont installés sur un territoire musulman qui doit être libéré, les États-Unis deviennent également la cible du *djihad* mené par Al Qa'ida.

Comme chacun de ces courants estime que l'autre a trahi les fondements du salafisme, la polémique entre eux reste très forte. Soyons cependant pleinement conscient de la distinction entre eux car elle permet de montrer qu'associer salafisme à violence et radicalisme est réducteur dans la mesure où la tendance salafiste peut être pacifiste.